

sement, Raymond, qui, malgré son amour, commence à trouver les allures de sa femme quelque peu suspectes, suit Mathilde et la trouve chez un usurier, le père Replumasse, un nom qui exhale un âcre parfum de bric-à-brac, un nom à enchanter dans un roman de Balzac en regard de celui de Gobseck. Grâce toutefois à la présence d'esprit de Mme Mignolet, notre boulangère, Mathilde se tire de ce pas difficile à la satisfaction générale. Mme Mignolet rachète l'écrin, qu'elle replace elle-même dans le petit meuble de bois de rose où Mathilde serre ses bijoux. Raymond ne tarde pas cependant à voir que la fortune s'en va souvent plus vite encore qu'elle n'est venue. Un matin, il s'éveille ruiné par une faillite, et demande l'écrin, ressource suprême; mais le misérable Stéphane ne se contente pas de voler aux femmes leur honneur, il leur prend aussi leurs pierreries et leurs bijoux. C'est ainsi que, par un domestique, son complice, il a fait enlever les diamants de Mathilde; au lieu des pierres précieuses, le mari trouve un billet de Stéphane qui exige un dernier rendez-vous de la jeune femme. Disons tout de suite que les diamants ne sont pas parvenus à leur adresse; la petite fille les a trouvés dans les poches du domestique infidèle, où elle cherchait des bonbons. La friandise sert parfois à quelque chose. Stéphane pousse l'audace jusqu'à se présenter chez Raymond; ce dernier lui tire un coup de pistolet qui l'effleure sans l'atteindre, et reçoit une balle dans l'épaule. On croit le pauvre Raymond en danger de mort; mais il guérit bientôt; il guérit, et c'est pour faire souffrir Mathilde, qu'il croit coupable, de son dédain et de ses sarcasmes. Muet, froid et cruel avec elle, il voit couler ses larmes et n'en a pas pitié. Revenu des grandeurs du trois pour cent, il a repris son ciseau, et, dans un bloc de marbre, il sculpte mystérieusement le tombeau de ses illusions perdues, sur lequel est couchée une triste et douloureuse figure qui ressemble à Mathilde. Pauvre Jean Raymond! lorsque sa peine est trop vive, il court à Paris (car depuis sa ruine il habite non loin du moulin de sa sœur la boulangère). Morne et hagard, il se glisse dans quelque cabaret borgne, il s'égare dans quelque tripot clandestin, s'abrutit d'absinthe, et, l'œil avide, la main fiévreuse, jette à tout hasard sur le tapis vert ses maigres écus, produit de son travail. Stéphane Bertal est revenu de Californie; il est riche. Un soir, les deux hommes se rencontrent dans une maison suspecte, et Raymond, qui de prime abord ne reconnaît pas son ennemi, perd 16,000 fr. contre lui sur un coup de lansquenet. L'énormité de la perte dégrise Raymond, et il saute à la gorge de Stéphane pour l'étrangler. Stéphane a quelque peine à se défendre. « Quar. vous m'avez payé les 16,000 fr. que vous me devez, nous nous battons », dit-il. Pour acquitter sa dette et pouvoir se venger, le statuaire vend son œuvre, le tombeau même auquel il travaillait avec passion, à un industriel que les sujets lugubres n'effarouchent point, il paraît. La rencontre va donc avoir lieu, et Dieu seul sait quel en serait le résultat, si Stéphane n'était fort habilement préparé. Au moment d'attirer Mathilde dans un guet-apens infâme, il est démasqué par un mitron de Mme Mignolet, gaillard perspicace qui répond au nom de Pierre Sarrazin. Ce Pierre Sarrazin avait, une nuit, aperçu un inconnu qui essayait d'escalader les fenêtres de la chambre où Mathilde reposait; il s'était précipité sur le visiteur nocturne et avait engagé une lutte avec celui-ci, qui cependant était parvenu à prendre la fuite, quoique grièvement blessé par le mitron. Bref, l'innocence de Mme Raymond est démontrée, quoique un peu tardivement pour son repos et celui de son mari, et Stéphane Bertal rend lui-même hommage à la vertu de Mathilde en se brûlant la cervelle. Que ne l'a-t-il fait plus tôt? pourrait-on s'écrier; mais alors le drame s'effondrerait dès le premier acte, faute de solives et de ciment.

« A travers cette action, dit le critique dramatique du *Moniteur*, M. Théophile Gautier, que nous avons cité plus haut, à travers cette action, M. Jules de Prémaray a fait fourmiller tout un monde de figures grimaçantes et de caricatures épisodiques : ce sont des revendeuses à la toilette, des marchands de bric-à-brac, des courtiers marrons, des lorettes, des grecs. Il promène son drame du Jardin d'Hiver aux enfers clandestins, et l'abandonne à chaque instant pour se livrer à quelque saillie aristocratique, à quelque éloquent dialogue. Sa pièce en contient trois bien distinctes : la *Boulangère à des écus*, *Mathilde et Raymond*, le *Monde interlope*. Tout cela s'enlace et se croise comme une natte à trois brins, dont chaque ruban reparait à son tour; il y a de l'intérêt quelquefois, de l'esprit partout, du style souvent. » Après une quarantaine de représentations, la *Boulangère à des écus* disparut de l'affiche de la Porte-Saint-Martin.

Acteurs qui ont créé la *Boulangère à des écus* : MM. Munié, Jean Raymond; Alfred Baron, Stéphane Bertal; Mmes Page, Mathilde; Delphine Baron, la boulangère, etc.

BOULANGER v. n. ou intr. (bou-lan-jé — de *boulangier*, subst.; prend un e muet devant l'a et l'o : *Je boulangéai, nous boulangéons*). Faire du pain : *La petite Madelon refuse 25 écus de Jean Bedout, encore elle ne sait ni boulangier ni traire.* (P.-L. Courier.)

— v. a. ou tr. Pétrir et faire cuire, en parlant du pain : *La grande Nanon, son unique servante, quoiqu'elle ne fût plus jeune, boulangéait elle-même, tous les samedis, le pain de la maison.* (Balz.)

BOULANGER (Jean), dessinateur et graveur français, né à Troyes vers 1610, mort à Paris, dans un âge avancé. Suivant le célèbre amateur Mariette, « les gravures de Boulanger sont terminées avec tant de soin, et il y règne une si grande propreté qu'il n'y a guère d'estampes qui se fassent regarder avec plus de plaisir. » Mariette ajoute : « Ce graveur donnait toute son application à arranger ses tailles avec égalité, de manière que l'accord des ombres et demi-teintes produisit une couleur douce et agréable. Dans cette vue, sans se mettre en peine du temps qu'il lui en coûtait, il imagina d'exprimer les ombres des chairs au moyen d'une infinité de points mis auprès l'un de l'autre, comme on le pratique dans la peinture en miniature, au lieu qu'on les avait jusqu'alors représentées avec des tailles, c'est-à-dire des traits. Cette nouvelle manière (à laquelle on a donné le nom de *pointillé*) lui réussit assez, et elle a été suivie depuis par plusieurs autres graveurs qui, comme lui, se sont uniquement étudiés à graver avec une extrême propreté. » Jean Boulanger a gravé, entre autres pièces : la *Vierge aux ciseaux*, d'après Raphaël; l'*Annunciation*, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus et saint Jean*, d'après le Guide; la *Vierge de Passau*, d'après Andrea Solario; diverses *Madones*, d'après Simone Cantarini, le Baroque, An. Carrache, Simon Vouet, P. Mignard, N. Coypel, J. Blanchard, J. Stella; divers autres sujets religieux, d'après Séb. Bourdon, Ch. Le Brun, Cl. Le Febvre, Nic. Mignard, A. Solario, Ph. de Champagne, frère Luc, Et. Villequin, Cl. Mellan, Fr. Chauveau, etc.; les portraits d'un grand nombre de personnages de son temps, princes, cardinaux, prélats, prêtres, moines, religieuses, etc.

BOULANGER (Nicolas-Antoine), écrivain du XVIII^e siècle, né à Paris en 1722, mort en 1759. Il fut ingénieur des ponts et chaussées, apprit les langues orientales, et fut conduit à étudier les révolutions du globe par les observations qu'il fit dans les fouilles qu'il était chargé de diriger. Toutefois, ce ne fut pas au point de vue de la géologie qu'il considéra ces phénomènes, mais uniquement dans leurs rapports avec les révolutions humaines. Frappé des grands cataclysmes de la nature et de la tradition du déluge universel, il vit, dans les terreurs que ces fléaux avaient produites parmi les hommes, l'origine des superstitions et des idées religieuses. L'écriture, l'histoire même, ne renfermaient pour lui que des symboles astronomiques. Il retrouve dans les usages de l'antiquité, dans les religions, dans les prédictions apocalyptiques, dans les idées de la fin du monde, des preuves à l'appui de ses deux interprétations de tous les faits, symboles astronomiques et terreur du déluge. Il n'a rien publié de ses ouvrages, sinon quelques articles dans l'*Encyclopédie*. Son *Antiquité dévoilée* (1766), et ses *Recherches sur l'origine du despotisme oriental* (1761), ont été publiées par le baron d'Holbach, qui les a probablement remaniées et où il a mis l'empreinte de son esprit antireligieux. On a encore imprimé sous le nom de Boulanger des écrits qui ne sont pas de lui, entre autres : le *Christianisme dévoilé*, qui a pour auteur Damilaville. Les œuvres de Boulanger ont été réunies en 1792 (8 vol. in-8).

BOULANGER (Marie-Julie HALLIGNER, dame), cantatrice française, née à Paris en 1786, morte dans la même ville en 1850. Admise au Conservatoire le 20 mars 1806, dans la classe de chant de Plantade, elle reçut ensuite des leçons de Garat. Elle débuta au théâtre de l'Opéra-Comique le 16 mars 1811, dans l'*Ami de la maison* et le *Concert interrompu*, avec un tel succès que l'administration de ce théâtre prolongea ses débuts pendant un an. Mme Boulanger joignait à la beauté de l'organe une extrême facilité de vocalisation, et un jeu rempli à la fois de délicatesse et de verve comique. Aussi les intentions fixées par elle dans certains rôles de son répertoire, notamment dans les rôles de Lisette des *Événements imprévus* et de Julie des *Rendez-vous bourgeois*, sont devenues des traditions à l'Opéra-Comique. Mme Boulanger, qui avait autant d'esprit que de talent, eut le bon goût d'abandonner, en 1835, les rôles trop jeunes pour son âge, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir, dans l'emploi des caractères, un succès qui rappelait aux vieux habitués le temps de la bonne mère Gonthier. On s'imagina trop aisément, au théâtre, que les rôles de duègne ne sont qu'un pis-aller; une comédienne de talent n'est pas de cet avis; elle sait que la victoire chèrement achetée n'en est que plus glorieuse pour celle qui la remporte. Mme Boulanger quitta le théâtre en 1845. Voici la liste des rôles principaux qu'elle a créés dans divers opéras : Lucie, dans la *Promesse de mariage*, de Benincori; Nanette, dans le *Petit chaperon rouge*; Lucifer, dans la *Clochette*, opéra d'Hérold; Lucette, dans la *Bergerie châteline*, d'Auber; Rose, dans *Emma*, d'Auber; Nyn-Dia, dans le *Paradis de Mahomet*, de Kreutzer et Kreubé; Cicily, dans *Leicester*, d'Auber; Zerbine du *Muletier*, d'Hérold; Carline, dans le *Concert à la cour*, d'Auber; Mme Bertrand, dans le *Maçon*, d'Auber; Jenny, dans la *Dame blanche*; Suzette, dans *Marie*, d'Hérold; Zerbine, dans *Fio-*

rella, d'Auber; Catherine, dans *Loup-Garou*, de Mlle Bertin; Pamela, de *Fra Diavolo*; Ritta, de *Zampa*, d'Hérold; Mme Barneck, dans l'*Ambassadrice*; Jacinthe, dans le *Domino noir*; la comtesse, de *Illegine*, d'A. Adam; la signora Bochetta, dans *Polichinelle*, de Montfort; lady Pekinbrook, dans la *Reine d'un jour*, d'Adam; Manuela, dans *Guitarero* d'Halévy; la comtesse, de *Mina*, d'Ambrose Thomas; la marquise de Volmerange, dans *Cagliostro*, d'Adam, etc., etc.

BOULANGER (Ernest-Henri-Alexandre), compositeur français, fils de la précédente, né à Paris le 16 septembre 1815. Admis au Conservatoire en 1830, il y suivit les cours de Valentin Alkan pour le piano, d'Halévy pour le contre-point, et de Lesueur pour la composition dramatique. En 1835, il remporta le premier grand prix de composition musicale et se rendit en Italie. De retour à Paris, M. Boulanger, après avoir subi les dégoûts qui abreuvent tous les jeunes lauréats, obtint de Scribe un poème en un acte : le *Diable à l'école*. Cet ouvrage, représenté au théâtre de l'Opéra-Comique, le 17 janvier 1842, obtint un fort joli succès, et c'était justice. « M. Boulanger a la mélodie facile, disait un journal de l'époque. Son instrumentation et sa facture dénotent une main exercée. » On remarqua l'ouverture, l'air de Roger (qui n'avait pas dédaigné de prêter son appui au débutant) et le trio final. Voici la liste des autres opéras de M. Ernest Boulanger : les *Deux Bergères*, opéra-comique en un acte (Opéra-Comique, 1843); *Une voix*, opéra-comique en un acte, de Bayard et Charles Potron (Opéra-Comique, 20 mai 1845); cette *Voix* était celle de Mme Casimir, une cantatrice émérite, dont le talent assura à ce petit acte un très-agréable succès; — la *Cachette*, opéra-comique en trois actes (Opéra-Comique, 1847); les *Sabots de la marquise*, opéra-comique en un acte, de Jules Barbier et Michel Carré (Opéra-Comique, 29 septembre 1854), œuvre pleine de grâce et de verve. Les couplets : *A vous je m'intéresse* sont restés populaires. Les vaudevillistes en ont fait un de leurs timbres favoris. Les charmantes mélodies de cet opéra, où la science s'allie dans une juste mesure à l'imagination, représentent les seuls progrès enviables dans le genre éminemment français de l'Opéra-Comique. La musique a le bon goût de se borner à être l'auxiliaire des paroles; elle n'ambitionne que la vérité et trouve le succès; — l'*Eventail*, opéra-comique en un acte (Opéra-Comique, 1861), mariavodage à l'eau de rose, qui n'était guère de nature à inspirer un compositeur; le *Docteur Magnus*, opéra en un acte, de MM. Cormon et Michel Carré (Opéra, 9 mars 1864). Il est étrange qu'après avoir obtenu deux succès réels à l'Opéra-Comique, M. Boulanger, en désespoir de cause, ait été forcé de porter à l'Opéra une œuvre qui ne convenait à cette scène sous aucun rapport. La pièce, lourdement interprétée, fut jouée onze fois.

BOULANGER (Louis), peintre français, né à Verceil (Piémont) en 1806, mort à Dijon en 1867. Il se forma sous la direction de Lethière et d'A. Devéria, et exposa pour son début, au Salon de 1827, un *Mazeppa* (aujourd'hui au musée de Rouen), tableau plein d'énergie et de mouvement, exécuté dans la chaude éclosion du romantisme et auquel le jury décerna, sans doute par mégarde, une médaille de 2^e classe. Cet ouvrage plaça immédiatement M. Boulanger au premier rang de la jeune école et lui valut les sympathies, les encouragements, les louanges les plus chaudes et les plus exagérées des écrivains de la pléiade romantique. Victor Hugo le prit sous son patronage et lui dédia quelques-unes de ses plus belles poésies. En retour, l'artiste s'inspira souvent du poète et commenta ses œuvres avec le crayon et le pinceau. Au reste, les faveurs du gouvernement ne lui firent pas défaut. Il exposa, en 1833, l'*Assassinat de Louis d'Orléans par le duc de Bourgogne*, commande du ministère des travaux publics, et, en 1835, le *Cantique de Judith*, commande du ministère de l'intérieur. A dire vrai, ces ouvrages ne sont pas de ses meilleurs. Le favori du romantisme devait se sentir mal à l'aise dans la peinture officielle. Il retrouva toute sa verve pour peindre des sujets puisés dans les livres de ses amis et dans ceux des poètes et des romanciers des autres âges, dans Virgile, Dante, le Tasse, l'Arioste, Shakespeare, Cervantes, Le Sage, La Fontaine, Walter Scott, etc. Artiste d'une inépuisable imagination et d'une main infatigable, il a pris part à toutes les expositions qui ont eu lieu de 1827 à 1866, excepté à celles de 1838, 1842, 1847, 1848 et 1864. Parmi ses nombreuses productions, nous nous contenterons de citer : *Renaud dans les jardins d'Armide*, la *Mort et le bûcheron* et les *Muletiers espagnols* (Salon de 1833); une série de brillantes aquarelles représentant des scènes tirées de *Notre-Dame de Paris*, de *Beatrix de Cenci*, de *Lucrèce Borgia*, d'*Othello*, du *Roi Lear* (Salons de 1833 et de 1834); les *Noies de Gamache*, composition ingénieuse et vivante (Salon de 1835); le *Triomphe de Pétrarque*, « poétique et splendide apothéose du génie », suivant l'expression de Gustave Planche, peinture savante, harmonieuse, exécutée dans un style décoratif pour la galerie du marquis de Custine, et qui eut le double avantage d'inspirer à Victor Hugo une de ses meilleures pièces et de valoir à l'artiste une

médaille de 1^{re} classe : les *Trois amours poétiques* (la Béatrix, de Dante; la Laure, de Pétrarque, et Orsolina, aimée de l'Arioste), « espèce de Parnasse romantique, a dit Th. Gautier, œuvre élégante, pleine de goût, de talent et de distinction, » qui fut exposée en 1840, et pour laquelle M. Boulanger reçut la croix de la Légion d'honneur; les *Bergers de Virgile* et des *Baigneuses* (1845); la *Douleur d'Hécube*, commande du ministère de l'intérieur, *Ugolin et ses fils* (1853); le *Roi Lear et son fou* (1853); *Saint Jérôme et les Romains fugitifs*, la seule grande composition que l'artiste ait envoyée à l'exposition universelle de 1855, où ses admirateurs ont regretté avec raison de ne pas retrouver quelques-unes de ses œuvres antérieures; les *Gentilshommes de la sierra*; le *Guitarero*; la *Fête au château de Lirias*, et *Roméo achetant du poison* (1857); *Don Quichotte et le chevrier*, *Othello*, *Macbeth*, le *Message* (1859); la *Réverie de Velleda* et la *Ronde du sabbat* (1861); *Vive la joie!* sujet tiré de *Notre-Dame de Paris*, et un *Concert picaresque* (1866). M. Louis Boulanger a exécuté en outre un certain nombre de peintures religieuses : *Saint Marc* (1831); *Notre-Dame de pitié* (1844); une *Sainte Famille* (1845); *Mater dolorosa* (1857); l'*Apparition du Christ aux saintes femmes* (1859); une autre *Sainte Famille*, commande du ministère d'Etat (1865). On lui doit aussi une foule de très-beaux portraits et notamment ceux de divers écrivains contemporains : V. Hugo, Balzac, Alexandre Dumas père (en costume de Circassien), Alexandre Dumas fils, A. Maquet, Granier de Cassagnac, etc. Voilà sans doute une carrière laborieusement et brillamment remplie, et l'on pourrait croire que M. Louis Boulanger jouit paisiblement aujourd'hui d'une réputation incontestée; mais, hélas! notre génération oublie vite : c'est la son moindre défaut. Après avoir été fêté, prôné, chanté à outrance, il y a quelque vingt ans, le triomphateur des luttes romantiques a passé à peu près inaperçu aux expositions récentes. Sa verve assurément s'est refroidie, son pinceau n'a plus de ces emportements qui faisaient jadis la joie de la pléiade; son intempérance s'est changée en sobriété; mais on retrouve encore dans quelques-unes de ses œuvres, surtout dans ses portraits, le vaillant coloriste d'autrefois. Et d'ailleurs, ne convient-il pas de le juger seulement sur les productions de sa première manière, qui suffirent pour lui assigner une place honorable parmi les maîtres de l'école contemporaine? — Depuis 1860, M. Louis Boulanger dirige l'école des beaux-arts de Dijon : faut-il s'étonner que, devenu professeur, il ait cru devoir adopter un dessin moins hardi et mettre une sourdine à sa palette?

BOULANGER (Clément), peintre français, né à Paris en 1806, mort à Magnésie, sur les bords du Méandre, en 1842. Il eut pour maître M. Ingres et débuta, au Salon de 1831, par les ouvrages suivants : *Adieu de François Ier à sa maîtresse*, *Institution de l'ordre de la Toison-d'Or*, *Mazaniello*. Il exposa depuis, entre autres ouvrages : en 1833, *Nicolas Poussin s'enrôlant par misère*, et la *Procession du Corpus Domini à Rome*, « peinture décorative, dit M. F. Lenormand, remarquable par la vivacité du ton, l'art de faire saillir les figures en pleine lumière, la gaieté de l'aspect; » en 1834, le *Baptême de Louis XIII* (commande de la liste civile), composition un peu confuse, mais offrant quelques parties d'un beau coloris; en 1835, le *Génie des arts préférant la misère aux grandeurs pour conserver son indépendance*, tableau qui, suivant M. Al. de Saint-Chéron, fait plus d'honneur aux pensées de désintéressement de l'artiste qu'à son talent; en 1837, la *Procession de la Gargouille à Rouen*, et *Jocelyn à la grotte des Aigles*; en 1838, l'*Enfant prodige*; en 1839, la *Fontaine de Jouvence*; en 1840, *Sainte Geneviève* (commande du ministère de l'intérieur), *Sixte-Quint recevant ses parents*, les *Vendanges du Médoc* (au musée de Bordeaux); en 1842, le *Mal des ardents*. C'est par erreur que quelques biographes, entre autres Gabet et Guyot de Fère, ont attribué à cet artiste le *Mazeppa* de son homonyme Louis Boulanger. — Mme Marie-Elisabeth BOULANGER, née BLAVOT, femme de M. Clément Boulanger, a exposé, de 1830 à 1842, des tableaux de genre à l'huile et à l'aquarelle; devenue veuve, elle a épousé M. Cavé et a continué, sous le nom de son second mari, à prendre part aux expositions de 1845 à 1855. V. CAVÉ.

BOULANGER (François-Louis-Florimond), architecte français, né à Paris en 1807. Après avoir suivi les cours de l'Ecole des beaux-arts, il obtint, en 1836, le grand prix d'architecture partagé avec J. Clerget. De l'Italie, où ce premier succès lui permit d'aller continuer ses études, il envoya en France une *Restauration de la maison du Faune à Pompeï*, puis les *Thermes de Dioclétien*. Plus tard, il partit pour la Grèce et s'occupa depuis de littérature.

BOULANGER (Gustave-Rodolphe-Clarence), peintre français contemporain, né à Paris en 1824, élève de Paul Delaroche et de M. Jollivet, exposa, en 1848, un portrait et deux petites scènes ethnographiques : un *Café maure* et des *Indiens jouant avec des panthères*. L'année suivante, il envoya au Salon une composition mythologique, *Acis et Galatée*, et remporta le premier grand prix de Rome. Il profita de son séjour en Italie pour faire de sérieuses études archéologiques. De retour,